

Québec français



La chanson qui voyage

André Gaulin

Number 44, December 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57067ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaulin, A. (1981). La chanson qui voyage. *Québec français*, (44), 31–32.

La chanson qui voyage

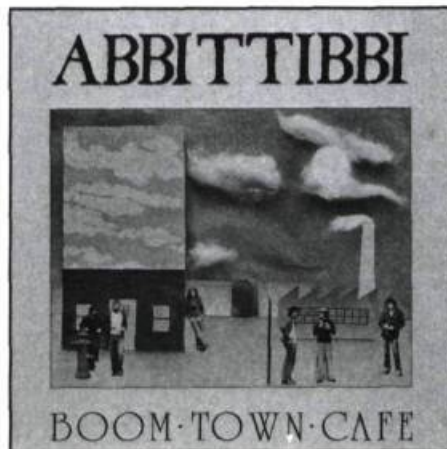
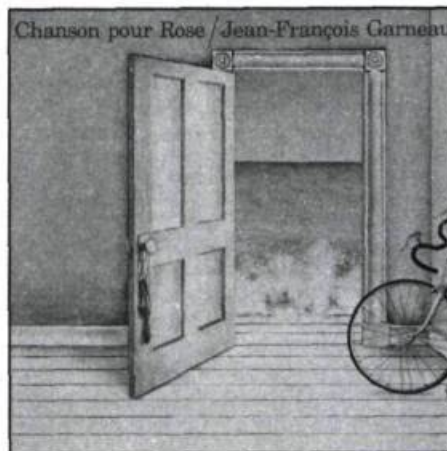
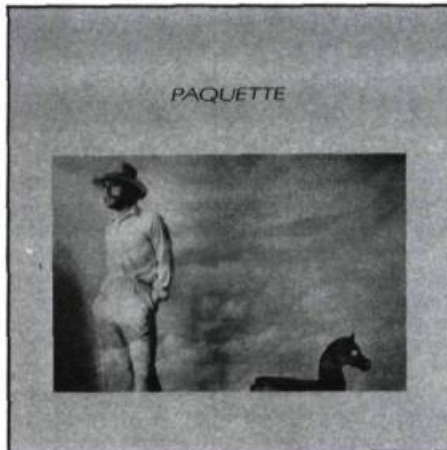
par andré gaulin

Vous partez pour aller bouquiner chez votre disquaire afin d'y voir quelles sont les dernières nouveautés en chanson québécoise. Vous revenez avec une brassée de microsillons qui vous coûtent plus de cent dollars. Vous avez écarté, en furetant à travers les chansonniers québécois ou francophones du Canada, un Daniel Lavoie, que vous aimez bien mais qui ne chante, cette fois-ci, qu'en anglais. Vous oubliez donc ce voisin de l'ouest francophone pour tomber sur le dernier Robert Paquette. Vous avez lu quelque part, dans *le Devoir*, que Paquette a choisi son code linguistique : franco-ontarien, il a décidé de chanter en français, sa langue natale. Plutôt que Toronto qui impose les musiciens, la pochette, les producteurs, voici Montréal : « Le Québec, c'est la liberté totale » (Interview de Nathalie Pétrowski, le lundi 5 octobre).

Une douce quotidienneté

Le disque de Paquette, (« Paquette », Kébec-disc, 527), à la pochette soignée, vous invite à l'errance du quotidien moderne, ce va-et-vient des amours, cet âge qui s'attarde en rêvant peut-être du mariage, un appel téléphonique qui marque l'importance de la distance et qui vous tient « prisonnier/ À l'hôtel du cœur brisé », une envie de sortir rue Saint-Denis et de brûler lentement la nuit en jasant en tête-à-tête.

Plutôt que de chercher les thèmes qui accrochent, la chanson de Paquette s'attarde à lui-même, offrant à travers lui le microcosme de chacun. L'amour, qui prend beaucoup de place, pour ne pas dire toute la place, rattache en filigrane chacune des neuf chansons du disque. Le poète-chansonnier vieillit bien, à Montréal, à la manière de plusieurs de ses commensaux d'âge. Sa poétique, souvent simple dans ses mots, parfois plus raffinée dans la recherche qui se fait « Sur un piano liquide », surgit d'une



recherche intense de salut : « Et je n'ai pas peur / De renouer des liens/ D'amour et d'amitié/C'est mon seul salut,/La façon que j'ai de me sauver ».

La chanson de Paquette, bien orchestrée, utilisant l'orchestration à l'intérieur du texte, reste chantante, pas toujours variée d'une chanson à l'autre, où le saxophone prend beaucoup de place comme la nostalgie teinte la vie moderne. Parfois, la mélodie rappelle certains sons de Louisiane comme dans la chanson de Manuel Brault (Pro-Culture, 6002).

Ce chansonnier ne manque pas d'intérêt même si l'on sent que l'auteur est encore partagé entre des influences françaises et américaines. Plus que Paquette, Brault, qui a le voyage et la ville dans le sang, s'adresse à son public plus qu'il ne se décrit, même si parfois il doit reprendre sa « peau d'artiste déchirée » et « la profondeur de [son] délire ».

Signalons aussi, parmi ces chansonniers du quotidien, Jean-François Garneau (« Chanson pour Rose », Cadence, 1011). En dépit d'une voix un peu grêle qui finit par avoir son charme, l'auteur fait d'excellents textes fort bien mis en musique. La vie quotidienne telle que décrite par le poète, dans l'anonymat de « Monsieur Morneau » ou d'« Un poète qui a rien écrit », remonte jusqu'à Rose Latulipe que le poète fait revivre à la manière d'Herménégilde Chiasson qui parle bellement d'Eugénie Melanson. Un poète-chansonnier d'une génération de la tendresse cherchée comme une difficile quête du graal ancien. Cette recherche de tendresse habite encore le dernier microsillon de Corbeau (« Fou », Kébec-disc, 515), une tendresse qui s'exprime dans la violence du rock et dont la musique saisit le texte pour le secouer, comme dans la vie industrielle.

Et la vie traditionnelle

En faisant vos recherches, chez le disquaire, vous avez vu le disque du groupe « Abbittibbi » (« Boom Town Café », Ensemble 1 des éditions de la Pieuvre) et vous vous êtes souvenu de les avoir vus à la télévision de Radio-

Québec. Ce groupe vous avait plu. Et vous n'êtes pas déçu.

Le titre du disque lui-même témoigne d'un univers marqué par l'influence anglaise, celle d'une petite ville minière où l'on va tromper son ennui au seul café de la place. Cette influence joue sur le langage, parfois cassé, tantôt traditionnel, ou se sent dans la musique qui prend occasionnellement l'emballement du western. La poésie de Richard Desjardins, si l'on peut parler ainsi de l'écriture des textes, reste simple : « Y'en a qui demandait pas grand'chose dans'vie/ Une beurrée d'beurre de peanut, un abri, un ami ». La facilité et la beauté de l'expression musicale font ressortir tragiquement la difficulté de communiquer d'un monde traditionnel marqué aussi par le vague-à-l'âme, la recherche de tendresse. L'orchestration belle du texte tient à la fois de la musique traditionnelle et du rock. Les interprètes musicaux, remarquables, le violoniste plus particulièrement, travaillent à partir de matériaux appartenant à tous. Plus que dans le dernier disque du groupe « la Bottine souriante » (Les Épousailles, Gamma, GS-256) dont le travail proprement folklorique n'en reste pas moins appréciable et l'interprétation, toujours sentie et vive. De même pour le dernier « Breton Cyr » (Modulation, MN-33003), toujours agréable d'écoute, que vous avez rapporté.

Et le reste...

Vous avez encore choisi le deuxième Suzanne Jacob (Une humaine ambulante, Beaubec, BB-104) que vous aimez beaucoup pour sa poésie et la beauté du verbe. Vous avez quand même sursauté quand vous avez entendu quelqu'un de Radio-Canada, à Québec, dire qu'elle était tellement bonne, qu'on pouvait croire qu'elle était Française. Vous avez téléphoné au réalisateur de l'émission qui a ajouté à votre supplice en vous affirmant qu'il ne se faisait plus rien de bon en chanson québécoise (Ô morosité!). Avec votre franc parler, vous lui avez pourtant suggéré de choisir son menu musical dans le meilleur de l'actuelle chanson de France. Mais l'autre ne savait pas que vous vous étiez encore procuré un Luc Cousineau (« Comme tout l'monde », PLC 33-0001), ce musicien de grand talent, un Gilles Rivard (« En couleurs », Kébec-disc KD-522) musical et évocateur du sud rêveur, deux Plume Latraverse (« Plume Latraverse et les jaloux », CBS, PFC80058/ « Plume Latraverse and the Plumettes », CBS, PFC 90647), ce grand poète du baroque. Et vous pensiez, par devers vous, pour avoir vu l'émission-hommage de Radio-Canada à Jacques Blanchet, que la chanson québécoise a beaucoup voyagé dans son cheminement intérieur.

AUTO PORTRAIT



Marie Laboerze

L'enfant derrière la porte

Je me suis souvent demandé (à chaque entrevue pour dire vrai) ce que les gens pouvaient bien vouloir savoir de moi en dehors de ce qui est présent dans mes pièces. L'univers de mes pièces me semble si plein d'intérêt et si peu pudique en comparaison de mon univers. Parler de moi? Mais j'en parle constamment, sans jamais dire nulle part : « ici, ça y est, c'est moi à cent pour cent. » Se protéger et s'approcher de soi, de sa vérité par l'écriture, voilà où est le miracle. En apprendre un peu plus et se dire un peu moins crûment, s'évader dans une fiction, un imaginaire protecteur qui reste révélateur à celui qui cherche.

Qui a besoin de savoir quelle enfant j'étais?

Pourquoi dire la vérité? Sa toute petite et pauvre vérité, sera-t-elle utile à quelqu'un?

J'ai toujours détesté lire les autobiographies où on s'étend sur l'enfance pendant les trois quarts du texte.

Et pourtant... pourtant, l'enfant que j'étais contient toute mon écriture en filigrane, l'enfant que j'étais reste toujours à mes portes, attendant de pouvoir me dire qui je suis.

Et cette enfant s'éveille à chaque fois que j'écris.

Je suis une grande myope, mais jamais je n'ai raté une fraise des champs, fin juin, quand elles sont rares et roses et si bien cachées. Jamais. C'est ça, les yeux de l'enfance: l'essentiel au plus coupant! J'ai maintenant trente ans et je dois quelquefois débroussailler pendant des heures avant de trouver une seule fraise, rouge et molle, presque passée.

Je refuse toujours de vieillir en apprenant à me passer de l'essentiel. J'ai toujours su que renoncer à ses rêves (même ses utopies) était un acte de cruauté envers soi, un acte de mort avant l'heure.

Toute petite, je jurais déjà intérieurement que « je ne l'aurais pas oublié le jour de mes nocces » comme on me le promettait; et je n'ai pas oublié ces détails idiots qui prennent tant de place dans ma mémoire. Par fidélité à ce qui était important à ce moment-là. En me disant que, moi adulte, je n'aurais pas cette inconscience devant l'essentiel d'un enfant.

Et moi adulte, quelquefois, je me souviens pour un enfant, je peux refaire le chemin qui mène à cette échelle spéciale où arriver en retard à l'école est une épreuve de solitude effrayante.

Et moi adulte, quand je me pense trop fine avec ma vision d'adulte, je passe à côté et je rate un enfant et mille angoisses.